

LIVRE VI

LIVRE VI

Comment rien ne manque à la Sainte Vierge des conditions les plus aptes à la continuation de son rôle maternel.

CHAPITRE PREMIER

Son amour ineffable pour les hommes, — les sources où il s'alimente, — et comment il s'active dans la béatitude, au lieu de s'endormir.

Puisque Marie continue surtout par ses intercessions d'exercer son rôle de Mère des hommes, à travers l'espace et le temps, il importe d'étudier à fond les aptitudes qu'elle a pour le bien remplir. C'est par là que sa maternité spirituelle se révélera dans toute sa splendeur. Or, quatre conditions lui sont nécessaires pour le parfait accomplissement de cette grande fonction. C'est d'abord un immense amour pour Dieu et pour les hommes, ses enfants adoptifs; c'est, en second lieu, une miséricorde sans bornes qui la rende compatissante à leurs misères; c'est aussi la connaissance intime, entière de leurs maux, de leurs actes, des soupirs qu'ils poussent vers elle; enfin, c'est une grande puissance sur le cœur de son Fils et de Dieu, le Père de toute bonté. Les adversaires eux-mêmes de la maternité de Marie ont reconnu, comme nous, qu'il lui faut tout cela pour être vraiment à la hauteur de sa

mission, puisqu'ils se sont efforcés de lui ravir ces titres à notre filiale confiance. Or, il nous sera facile de montrer que ce sont là des conditions portées au suprême degré dans la céleste mère.

I. — Parlons, avant toutes choses, de son amour. Nous n'avons plus à dire de quelle ineffable charité le cœur de Marie brûle pour Dieu; quel sens profond elle a toujours eu de la bonté divine et de ses prédilections pour elle; jusqu'où fut porté son zèle pour la gloire de Dieu; comment jamais âme vivante, à l'exception de celle du Sauveur, ne fut, comme la sienne, passionnée pour l'établissement et l'expansion du royaume de Dieu. Et maintenant, je le demande, un tel amour peut-il se désintéresser du salut des hommes et de leur sainteté? Est-ce pour lui chose indifférente que la famille adoptive de Dieu croisse en nombre, en grâce, en perfection? Serait-ce aimer Dieu, son honneur et sa gloire, que de ne pas désirer sur toutes choses de le voir adoré, servi, glorifié? Or, ou les mots n'ont pas de sens, ou tout cela mène à la prière constante; puisqu'elle est pour Marie le moyen principal de prouver efficacement à Dieu sa reconnaissance et son amour.

Mais plus encore que l'amour de Marie pour Dieu, son amour pour les hommes est capable de nous révéler et la ferveur et la perpétuité de son intercession. L'amour de la Sainte Vierge pour les hommes, cet amour d'où jaillit la prière comme le ruisseau de la source, est chose tellement évidente qu'il est impossible d'en douter, lorsqu'on a connu ce qu'est Marie. Aimait-elle Dieu de tout son cœur, de toute son âme et de toutes ses forces, plus que toutes les

créatures ensemble, si le même amour ne s'étendait pas universellement sur tous les hommes, quand, au témoignage de nos saints Livres, ces deux amours ne sont qu'un seul et même amour? Mais que d'autres motifs de nous aimer viennent s'ajouter à ce premier motif.

Rappelons-nous que Jésus mourant lui légua les hommes pour enfants dans la personne de son disciple, et la proclama notre mère à tous. Or, ce ne fut pas de la part du Sauveur une proclamation stérile. Souvenons-nous-en, lui dire : Femme, voilà votre fils, était du même coup lui mettre au cœur une tendresse en rapport avec la fonction maternelle qu'il lui confiait. Dieu ne fait pas à demi ce qu'il fait par lui-même. Prodiges de ses dons jusqu'à l'infini pour disposer la Vierge à porter dignement sa qualité de Mère de Dieu, il ne pouvait être moins libéral dans la préparation de cette autre maternité qui fait de tous les hommes les enfants de Marie suivant la grâce. Or, entre les qualités d'une mère en est-il une plus naturelle que l'amour pour les fils qui lui sont donnés?

Rappelons-nous encore une autre vérité que nous avons établie par les Écritures dans la première Partie de cet ouvrage; c'est que, depuis la bienheureuse Incarnation, Dieu le Père étend ses complaisances paternelles jusqu'à l'humanité de son Fils. Il ne sait pas séparer dans son amour la nature humaine d'avec la nature divine, et l'objet de ses affections de Père est l'Homme-Dieu tout entier. Par une conséquence naturelle, le même amour du Père embrasse les fidèles, membres du Christ, avec leur chef; et cet amour, passant par la personne physique, englobe à cause d'elle, dans son unité, la personne mystique. C'est le fruit de la prière du Christ : « Mon Père,

a-t-il dit, que l'affection par laquelle vous m'avez aimé soit en eux; car je suis moi-même en eux », et ils sont en moi (1).

Ainsi, disions-nous, l'amour de la bienheureuse Vierge pour son Jésus embrassait en lui tout à la fois et la nature divine et la nature humaine, et l'homme et le Dieu, puisqu'une bonne mère aime tout ce qui appartient à la personne de son fils. De là, cette conséquence encore que l'amour de Marie pour nous est une partie de celui qu'elle porte à Jésus; disons mieux, c'est le même amour maternel qui se dilate et s'étend suivant la mesure où Jésus-Christ lui-même reçoit de nous un accroissement dans sa personne mystique. Encore une fois, il est impossible de concevoir la Vierge aimant comme à l'infini le Dieu fait homme, sans se la représenter, en même temps, pleine d'une immense tendresse pour nous, les frères, les images et les membres de Jésus-Christ : car ces deux amours se fondent en un seul par la force même des choses. Les justes, elle les aime parce qu'ils sont en Jésus-Christ; les pécheurs, pour qu'ils soient incorporés à Jésus-Christ (2).

Nem'opposez pas qu'elle ne peut aimer ceux que le péché sépare de son Fils : car, aussi longtemps que la séparation n'est pas définitive, il les aime lui-même, non pas, certes, comme des membres vivants de son corps, mais comme des membres dont la destinée surnaturelle est de participer à cette bienheureuse union. Voilà comment Marie les aime; et ce que veut faire en eux son maternel amour, c'est de les préparer et de les amener à cette union.

(1) Joan., xvii, 26, col. 23.

(2) S. Thom., *Quaest. disput.*, *De Caritate*, q. un., a. 4, in corp.

Rappelons-nous, de plus, que Marie ne peut regarder aucun homme, sans le voir comme inondé du sang de Jésus, versé pour lui. Elle sait mieux que tout autre de quel cœur son Fils l'a répandu, puisqu'elle était là, quand il s'est livré pour eux à la mort, témoin de toutes ses souffrances, et plus encore des intentions qui les lui firent accepter. Ne pas nous aimer, et d'un amour qui réponde à tant d'amour, ne serait-ce pas méconnaître le prix immense dont le Sauveur a payé notre commune rançon ?

Que dirons-nous encore? Lorsque le côté du Christ fut ouvert par la lance du soldat, Marie la première, et plus clairement mille fois que Jean et que Madeleine, contempla de ses yeux l'incendie d'amour allumé dans le cœur de son Fils, et les bienfaits sans nombre qui tendaient à s'échapper par cette blessure. Elle-même fut comme l'auxiliaire et l'inséparable associée de Jésus dans l'offrande qu'il fit de tout lui-même pour le salut des pécheurs : elle avait sciemment et volontairement préparé le prêtre et l'holocauste, et son cœur battait à l'unisson du cœur de son Fils.

II. — Est-il croyable que cet amour de Marie se soit refroidi, parce qu'elle est entrée dans le ciel, cette fournaise éternellement brûlante de la charité, et qu'une fois assise sur le trône de sa gloire elle ait oublié ceux que son Fils a tant aimés, ceux qui lui furent si prodigieusement chers, aux jours de sa vie mortelle, qu'elle offrit pour eux, non seulement ses larmes, mais jusqu'à la dernière goutte du sang rédempteur? Il y aurait comme une folie sacrilège à le penser : car la charité, loin de se refroidir au ciel, y prend

de nouvelles ardeurs, au contact et dans la contemplation de l'éternel amour. Non, le ciel n'est pas la terre de l'oubli. « A Dieu ne plaise, ô sainte âme, disait Augustin à son ami Nébridius, à Dieu ne plaise que votre prière ait perdu de son efficacité, maintenant que vous pouvez intercéder en présence de la majesté divine, et que, ne marchant plus dans la voie, vous régniez dans la pleine lumière. Je ne saurais me persuader que l'ivresse de sa béatitude m'ait effacé de sa mémoire, quand vous, Seigneur, dont il s'abreuve, avez souvenir de nous » (1).

« Loin de nous, dit pareillement saint Bernard, dans sa lettre sur la mort du saint évêque d'Irlande, Malachie, loin de nous, la pensée que cette charité si agissante sur la terre soit diminuée ou réduite à rien dans le ciel, maintenant que, reposant à la propre source de l'éternelle charité, vous aspirez à pleine bouche ce torrent dont les gouttes mêmes étaient ici-bas si délicieuses pour votre soif. La mort n'a pu vaincre en vous la charité ; car elle est forte, cette charité, plus forte même que la mort » (2). Il faut encore entendre le même saint développer les mêmes pensées, dans la touchante oraison funèbre qu'il fit de son frère Gérard, moine de Clairvaux comme lui, son conseiller dans ses doutes, et son consolateur dans ses épreuves : « Peut-être, bien que tu nous aies connu selon la chair, tu ne nous connais plus à cette heure ; et, parce que te voilà entré dans les puissances du Seigneur, tu n'as plus devant les yeux que sa justice, oublieux de nous. Je le sais, qui adhère au Seigneur est un même esprit

(1) S. August., *Confess.* l. ix, c. 3, n. 6. P. L. xxxii, 766.

(2) S. Bernard., ep. 374, *ad fratres de Hybernia, de obitu S. Malachiae*. P. L. clxxxii, 579.

avec lui (1), et se transforme tout entier dans le divin amour, ne pouvant sentir ni goûter que Dieu, et ce que Dieu sent et goûte, tout plein qu'il est de Dieu. Mais Dieu est charité, et, par suite, plus on est proche de lui, plus on est rempli de charité. Certes, Dieu ne peut pâtir, mais il peut compatir; *impassibilis est Deus, sed non est incompassibilis*; lui dont le propre est de faire toujours miséricorde et de toujours pardonner. C'est donc nécessité que, toi aussi, tu sois miséricordieux, toi qui demeures en Dieu, bien que tu ne sois plus misérable : et si tu ne pâties pas, tu compatiras. Donc, ton amour pour nous n'est pas diminué, mais transformé; et, parce que tu t'es revêtu de Dieu, tu n'as pas dépouillé toute sollicitude pour nous : car il a soin, lui, de nous (2). L'infirmité tu l'as rejetée, mais non la piété. La charité ne passe jamais (3); jamais non plus tu ne perdras mon souvenir » (4).

Or, notons-le bien, les motifs que nous avons développés sont *universels*; ils s'étendent généralement à tous les hommes, sans exception. Voilà pourquoi le pieux et savant Idiot interprète de Marie ce que le Psalmiste a chanté du soleil : « Personne ne se dérobe à la chaleur de ses rayons » (5); c'est-à-dire, « à la dilection de la mère du bel amour » (6). De même toutefois que plus on se rapproche du soleil, plus on en ressent la vivifiante influence, ainsi l'amour de Marie se montre plus bienfaisant pour ceux qui l'aiment et

(1) I Cor., vi, 17.

(2) I Petr., v, 7.

(3) I Cor., xiii, 8.

(4) S. Bernard., *Sermo in obitu fratris sui Girardi*, n. 5. P. L., clxxxiii, 906, sq.

(5) Psalm., xviii, 7.

(6) *Contempl. de B. V. M., in prolog.*

la servent avec une dévotion plus respectueuse et plus aimante ; et c'est encore ce qu'on veut signifier, quand on lui met sur les lèvres ces paroles de la Sagesse : « J'aime ceux qui m'aiment » (1).

III. — Où sont maintenant les objections que je signalais à la fin du chapitre précédent ? Marie, tout absorbée qu'elle est dans l'amour divin, n'a plus de sentiment pour nous. Mais ne voyez-vous pas que cet excès d'amour est cela même qui la pousse plus efficacement à nous aimer ? Disons mieux : l'extase de son amour pour Dieu est nécessairement une extase d'amour pour les hommes ; car autre n'est pas au ciel l'amour du Créateur, autre l'amour de la créature. Ils ne sont, en réalité, qu'un seul et même amour, tout ainsi que la vision de la beauté divine et la vision de la créature de Dieu sont une seule et même vision. De même donc que Marie, nous voyant en Dieu, nous voit avec une clarté d'autant plus grande qu'elle jouit plus parfaitement de la contemplation de Dieu ; de même aussi, parce qu'elle nous aime en Dieu, son amour pour nous augmente dans la mesure de l'accroissement qu'à son entrée dans la gloire a pris en elle l'amour de Dieu.

Vous craignez que la jouissance ineffable du souverain bien n'éteigne en son cœur toute amoureuse compassion pour nous et nos misères : car ce serait, pensez-vous, mêler la tristesse à des joies incompatibles avec elle. Saint Bernard a dissipé ces vaines terreurs. Faudrait-il donc que Dieu, notre Père, et Jésus-Christ, notre frère, cessent de nous aimer,

(1) Prov., viii, 17 ; col. Sap., vi, 13.
Lire S. Alph. de Liguori, *Gloires de Marie*, 1^{re} p., c. 1, § 3.

parce que leur béatitude exclut tout ce qui n'est pas elle ? Disons plutôt que la félicité même de notre divine mère, en l'enivrant de ses délices, l'enivre aussi du besoin de la communiquer. Si la bonté divine tend si impétueusement à se répandre en dehors de Dieu, elle le doit à sa plénitude. Donc, loin d'être un obstacle à la maternelle bienveillance de Marie pour les hommes, son amour jouissant en est le stimulant et l'aiguillon.